

Zeitschrift: Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier
Herausgeber: Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier
Band: 39 (2023)

Artikel: Des apprenti-e-s anti-autoritaires à la Ligue marxiste révolutionnaire zurichoise : logiques d'engagement et habitus militants
Autor: Péchu, Cécile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1041588>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 24.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DES APPRENTI·E·S ANTI-AUTORITAIRES À LA LIGUE MARXISTE RÉVOLUTIONNAIRE ZURICHOISE : LOGIQUES D'ENGAGEMENT ET HABITUS MILITANTS

CÉCILE PÉCHU

Les travaux qui se sont penchés sur les engagements des années soixante et leurs postérités envisagent généralement deux types de personnes : le plus souvent les étudiant·e·s se politisant à cette occasion, parfois aussi les ouvrières et ouvriers plus âgés déjà militants avant cette décennie mouvementée¹. On voudrait ici se pencher sur la mobilisation au début des années 1970 à Zurich de militant·e·s d'un autre type : de jeunes apprenti·e·s, politisé·e·s dans le mouvement du Bunker et un syndicat des apprenti·e·s, qui rejoindront la Ligue marxiste révolutionnaire (LMR), l'organisation trotskiste née en 1969 à Lausanne. Quelles sont pour ces apprenti·e·s les logiques qui les mènent à l'engagement ? Quelles sont les spécificités de leur militantisme et quel impact a-t-il sur leurs trajectoires professionnelles ? On montrera d'abord que leur passage à l'activisme vient en partie de dispositions militantes transmises par la famille, mais qu'il s'enracine surtout dans une « crise du consentement »² qui trouve ses origines à la fois dans les envies culturelles de ces jeunes destiné·e·s à l'apprentissage et dans la force socialisatrice des événements liés aux mobilisations pour un centre autonome à Zurich. On observera ensuite la manière dont se structure leur habitus militant à la LMR, marqué par leur anti-autoritarisme, leur distance aux étudiant·e·s et leur acquisition de compétences organisationnelles issues de l'autogestion,

¹ En prenant en compte les syndicalistes, le collectif Sombbrero se donne les moyens d'étudier aussi l'engagement des ouvriers et ouvrières (Olivier Fillieule, Sophie Bérout, Camille Masclat, Isabelle Sommier, avec le collectif Sombbrero (dir.), *Changer le monde, changer sa vie. Enquête sur les militantes et les militants des années 1968 en France*, Paris, Actes Sud, 2018).

² Boris Gobille, « Mai-Juin 68 : crise du consentement et ruptures d'allégeance », in Dominique Damamme, Boris Gobille, Frédérique Matonti, Bernard Pudal (dir.), *Mai-juin 68*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2008, pp. 15-31.

qu'ils reconvertiront dans l'exercice de leurs professions, et particulièrement dans la pratique du syndicalisme. Cette contribution s'inscrit dans une recherche sur le devenir des soixante-huitard·e·s suisses, menée par entretiens approfondis auprès de personnes ayant été engagées à l'extrême gauche et dans les mouvements de travailleurs et de travailleuses, à Genève et à Zurich³. Six entretiens avec d'ancien·ne·s apprenti·e·s engagé·e·s à la LMR, sélectionné·e·s en raison de parcours de politisation qui les mettent aux prises avec les mêmes événements, seront mobilisés pour l'analyse, dans une logique de « pensée par cas », et éclairés ponctuellement par les éléments informatifs sur la LMR, le contexte zurichois, et les apprenti·e·s de cette période, apportés par d'autres entretiens du corpus⁴.

Des apprenti·e·s politisé·e·s dans les mouvements de jeunes

Les travaux sur les soixante-huitard·e·s en France mettent généralement en évidence l'importance de la famille et des organisations de jeunesse, notamment religieuses, dans l'engagement des jeunes militant·e·s. Leurs parents sont le plus souvent politisés, voire engagés, qu'ils aient été résistant·e·s, élu·e·s ou syndicalistes. Les six apprenti·e·s que nous considérons ici, nés entre 1950 et 1954, n'ont pas vraiment bénéficié d'une politisation explicite dans leurs familles : seul Jakob avait un père compositeur-typographe « ouvrier militant engagé », élu du Parti socialiste et unique rédacteur du journal du parti local. Néanmoins, les pères de quatre apprenti·e·s orientés à gauche étaient aussi syndiqués, ce qui indique déjà une politisation minimale, même si cette adhésion prend place dans un paysage syndical marqué par la paix du travail plus que par la contestation. Mais plus que par cette politisation familiale, l'entrée en militance s'explique

³ Cécile Péchu, Philippe Gottraux, Olivier Fillieule, « Les conséquences biographiques de l'engagement durant la "décennie mouvementée" (1968-78) en Suisse », FNS n° 100017_153160. Philippe Gottraux et Nuno Pereira ont participé à la récolte et au traitement du matériel empirique, et Nuno Pereira a élaboré de nombreux éléments sur le contexte zurichois.

⁴ Sur nos 16 enquêté·e·s de la LMR Zurich, 8 ont fait un apprentissage. Les deux enquêtées non prises en compte ici, des femmes, sont plus âgées (nées en 1943 et 1948), terminent leur apprentissage avant le mouvement du Bunker et ne se mobilisent pas dans ce dernier et dans le syndicat des apprentis. Les entretiens ont été anonymisés. Deux d'entre eux, celui de Jakob et celui de Kurt, ont été menés en français, les autres en allemand, et les citations qui sont extraites de ces derniers sont traduites par Nuno Pereira ou Cécile Péchu.

par le rapport que ces apprenti·e·s nouent avec le système scolaire, et par leur socialisation dans le mouvement du Bunker.

Crise du consentement et envies culturelles

La politisation de ces apprenti·e·s prend sa source dans une « humeur anti-institutionnelle »⁵ qui les voit remettre en cause l'autoritarisme de deux institutions centrales, l'institution religieuse et l'école. Ces jeunes, pour certain·e·s au début de leur adolescence, rompent à partir de 1968 avec les églises, protestante ou catholique, considérées comme trop conservatrices, et pour plusieurs d'entre eux cette prise de distance signifie un conflit avec le milieu parental. Surtout, ils ont généralement un rapport conflictuel à l'école. Ils sont des élèves rebelles, ou à tout le moins signalent le climat très autoritaire qui y règne, les professeurs se livrant à des violences physiques sur les élèves, que certains ont subies. Jakob explique bien comment sa politisation passe d'abord par une révolte contre l'autoritarisme :

La politisation, c'était surtout, d'un point de vue personnel, c'était contre l'autoritarisme. Contre cette société qui te disait tu devrais être ceci ou cela. C'est dans tous les domaines, de quelle façon tu dois penser, de quelle façon tu dois t'habiller, de quelle façon tu dois te coiffer...⁶

Pourtant, malgré ce rapport conflictuel, on constate la présence de goûts scolaires chez ces apprenti·e·s. En effet, pour deux d'entre eux, c'est le rapport conflictuel à l'école qui aboutit à l'orientation vers la filière courte d'apprentissage. Ainsi Kurt, qui aimait ce qu'il étudiait à l'école et qui aurait voulu être instituteur, se voit refuser cette filière en raison de son caractère rebelle. Il est ensuite exclu pour raison politique de l'internat catholique dans lequel il préparait une maturité commerciale, avant de se rabattre sur un apprentissage de commerce⁷. Jakob, dont le père possède, on l'a vu, des dispositions lettrées, cumule les punitions et les menaces de renvoi, et regrettera après coup son rapport distant à l'école, estimant qu'il lui faut rattraper plus tard les connaissances scolaires. Il s'oriente de plus vers l'apprentissage du métier d'imprimeur marqué par la proximité aux livres. Pour les deux enquêté·e·s qui ont un rapport heureux à l'école, le choix de la filière d'apprentissage est dû, pour ces enfants d'ouvriers, aux logiques de

⁵ Pierre Bourdieu, *Homo academicus*, Paris, Minuit, 1984.

⁶ Entretien avec Jakob, 17.01.2017.

⁷ Entretien avec Kurt, 06.03.2017.

la reproduction sociale. Celle-ci passe pour Reto par l'auto-exclusion des filières plus longues « pour ne pas travailler dans un bureau »⁸ alors même que ses enseignant·e·s l'incitent en raison de ses bons résultats à s'inscrire au gymnase puis, devant son refus, à faire l'école normale pour devenir instituteur. Maria, qui avait de bonnes notes et voulait aller au gymnase, ne se voit pas proposer ce choix, ni par ses enseignant·e·s, en raison de son origine sociale, ni par ses parents, qui voulaient qu'elle puisse rapidement gagner sa vie, développant elle aussi une frustration scolaire et disant s'être longtemps sentie « très inculte »⁹. Si l'on ajoute que l'un des deux militants restants se dirige lui aussi vers l'apprentissage de typographe, et que l'autre, en apprentissage de commerce, regrette de ne rien y apprendre, on comprend que ces apprenti·e·s, s'ils et elle ne présentaient pas des « signes d'élection scolaire »¹⁰ concrétisés dans des études longues avaient néanmoins des intérêts et des compétences, qui pouvaient les amener à se révolter contre le verdict scolaire inscrit dans leur orientation. Cette appétence scolaire frustrée est donc en soi un facteur de l'engagement, où elle peut trouver à s'assouvir, la forme scolaire étant prégnante dans le militantisme d'extrême gauche des années 68, et particulièrement à la LMR. Hormis ce rapport spécifique à l'école, c'est sous l'effet des mouvements de jeunes pour un centre autonome à Zurich que ces apprenti·e·s se politiseront.

Globuskrawall et mouvement du Bunker

L'année 1968 connaît à Zurich son événement contestataire le plus spectaculaire : le *Globuskrawall* ou « émeute du Globus », du nom du magasin dont des locaux désaffectés sont occupés pendant deux semaines par des jeunes qui s'engagent pour la création d'un centre autonome en juin 1968. Le 29 juin, l'évacuation du local par les autorités zurichoises fait descendre dans la rue 3000 personnes et donne lieu à de mémorables affrontements avec la police, d'une violence que la Suisse n'avait plus connue depuis les années trente, qui provoquent 60 blessés et 169 arrestations¹¹.

⁸ Entretien avec Reto, 06.12.2016.

⁹ Entretien avec Maria, 13.09.2016.

¹⁰ Erik Neveu, *Des soixante-huitards ordinaires*, Paris, Gallimard, 2022, pp. 102-104.

¹¹ Pour une synthèse des événements, voir Damir Skenderovic et Christina Späti, *Les Années 68. Une rupture politique et culturelle*, Lausanne, Antipodes/Société d'histoire de la Suisse romande, 2012, pp. 68-72.

La plupart de nos enquêté·e·s, trop jeunes pour participer pleinement aux événements, les suivent néanmoins attentivement. Reto, aspergé alors par les pompiers, en est si profondément marqué qu'il se résout à rejoindre le mouvement contestataire :

Et pour moi ça a été une expérience décisive, j'ai perdu la dernière confiance qui me restait. [...] Et ensuite on a découvert les traitements employés, comment ils ont battu les gens. Pour moi, ça a été, à partir de ce moment-là, j'étais dans le mouvement. [...] C'est devenu évident que maintenant, on devait faire quelque chose, on devait se défendre, on devait faire quelque chose.

Wolfgang, lui, a collectionné les articles de journaux relatifs à ces événements, rangés méticuleusement dans un classeur¹².

Deux ans plus tard, ces jeunes apprenti·e·s s'impliqueront par contre complètement dans le mouvement du Bunker, qui mobilisera des milliers de jeunes pour un centre autonome. Ouvert le 30 octobre 1970 dans le Bunker Lindenhof, le centre accueille quotidiennement pendant 68 jours de 300 à 1000 jeunes. Cette expérience autogestionnaire, qui offre un lieu d'émancipation sociale et individuelle, marque des milliers de jeunes Zurichois·es. Ils se mobiliseront ensuite pendant de nombreux mois en 1971 pour sa réouverture.

Le Bunker a été un baptême politique pour le groupe d'apprenti·e·s que nous considérons ici, qui se politisent «vraiment [...] avec le mouvement Bunker»¹³, alors que ce n'est pas le cas pour aucun·e des étudiant·e·s de la LMR de notre échantillon. Pour le jeune apprenti Jakob, la proclamation de la République autonome du Bunker, «avec entre guillemets des passeports», signifie : «Nous, on veut changer, maintenant, tout de suite ! On fait une autre société.» Il cessera même d'aller à l'école et dormira sur place, expérimentant les drogues douces et le LSD, ainsi que la liberté sexuelle. Ces apprenti·e·s y expérimentent aussi la fraternité militante, comme l'explique Kurt :

Là, j'ai vécu des moments de solidarité très très intense. Je pense aussi ça, ça a marqué au niveau émotionnel de se rendre compte que la solidarité était possible. C'était sincère, même si après ça s'est délité, il y a eu des gens qui en ont abusé d'autres et tout, mais c'était quand même un moment de grande fraternité.

¹² Entretien avec Wolfgang, 07.07.2017.

¹³ Entretien avec Jakob.

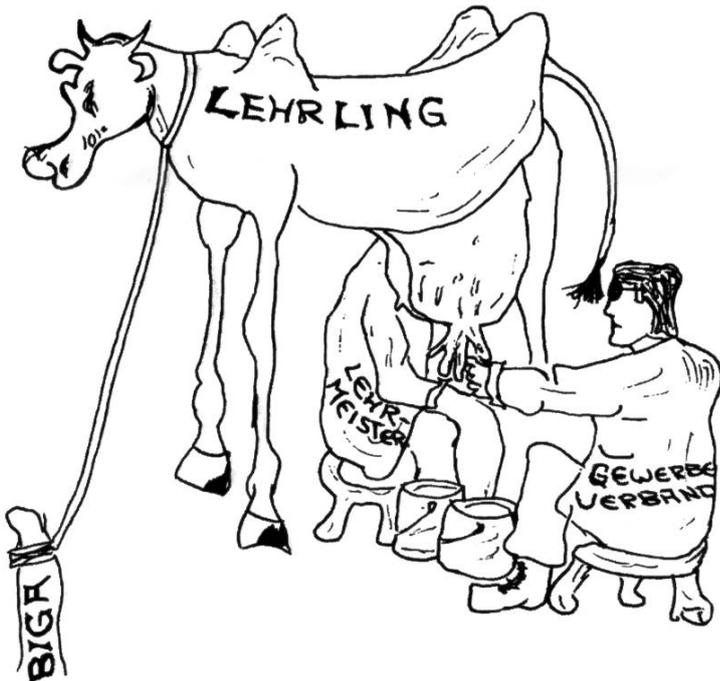
Le mouvement du Bunker sera décisif dans la naissance d'un mouvement des apprenti·e·s, auquel ils et elle participeront.

Le mouvement des apprentis

Parmi les groupes *ad hoc* organisés dans le cadre du Bunker, l'un s'occupe du problème des apprenti·e·s. En 1970, c'est en son sein que naît l'Organisation révolutionnaire des apprentis (*Revolutionäre Lehrlingsorganisation*), qui fait toutefois long feu, en raison de divergences idéologiques entre ses quelque 40 membres, et à laquelle participent certain·e·s des enquêté·e·s considéré·e·s ici. L'année suivante dans le sillage du Bunker est créée une structure plus ample, mais pas beaucoup plus durable : le Syndicat des apprentis (*Lehrlingsgewerkschaft Zürich*), le premier en Suisse, qui rassemble des personnes de différents courants, spontanéistes, marxistes-léninistes membres de la *Revolutionäre Aufbauorganisation Zürich* ou trotskistes appartenant



Couverture de *Lehrlingskampf*, n° 1, 1971, Zurich. Archives sociales suisses.



L'apprenti représenté sous forme de vache, tenu attaché à un pieu par le BIGA (Bundesamt für Industrie, Gewerbe und Arbeit, c'est-à-dire l'OFIAMT : l'Office fédéral de l'industrie, des arts et métiers et du travail, prédécesseur de l'actuel SECO), est exploité par le maître d'apprentissage et l'association professionnelle. *Lehrlingskampf*, n° 2, novembre 1971, Zurich, p. 5. Archives sociales suisses.

à la LMR¹⁴. Ce syndicat, qui se donne pour but de «redonner aux organisations ouvrières leur mission première» et de s’opposer «de toutes [ses] forces à l’idée de la gauche radicale de détruire le syndicat et de construire des organisations alternatives»¹⁵, jouera un rôle essentiel dans le parcours militant de nos enquêté·e·s LMR. Apprenti typographe, Marcel est membre de son comité directeur, avant d’adhérer à la LMR, et raconte ainsi comment cette structure permet aux apprenti·e·s d’expérimenter la lutte syndicale :

Ça a été le seul, le seul endroit en Suisse où quelque chose de ce genre s’est développé. C’était important, parce que pour moi personnellement, même pendant la période de formation, donc dans l’entreprise, on faisait déjà bouger les choses. Et dans l’entreprise, il y avait de l’autorité. Par exemple, les typos pouvaient nous tutoyer, mais nous devions les vouvoyer, et ça a été un combat que nous avons presque gagné. [...] Ça a fait pas mal de bruit et, en fait, on demandait l’égalité des droits. Et alors le compromis ça a été qu’à partir de ce moment-là, on devait continuer à vouvoyer les typos, mais eux aussi devaient nous vouvoyer. Mais ils pouvaient utiliser le prénom.¹⁶

Relayée par la jeunesse syndicale, cette critique des rapports patriarcaux au sein des entreprises conduit du reste à des réformes¹⁷. Dans le sillage du Syndicat des apprentis, certains groupes d’apprenti·e·s existant au sein des syndicats deviennent plus actifs. En particulier, le groupe d’apprenti·e·s de Typographia, section zurichoise de la Fédération suisse des typographes, elle-même positionnée plus à gauche que les autres syndicats zurichois, jette la lumière sur leurs problèmes spécifiques, et pose comme revendication principale les 12 semaines de vacances, à savoir la même durée que pour les élèves du secondaire¹⁸. Ces apprenti·e·s typographes mèneront une grève à la fin de

¹⁴ Il est fondé le 22 avril 1971. «Die Radioelektriker-Lehrlinge begrüßen die Fera-Besucher», *Lehrlingskampf*, n° 1, 1971, p. 6, Archives sociales suisses (SSA), Ar 608.10.14/2.

¹⁵ «Die Lehrlingsgewerkschaft Zürich», *Lehrlingskampf*, n° 1, 1971, p. 3, SSA, Ar 608.10.14/2.

¹⁶ Entretien avec Marcel, 27.09.2016.

¹⁷ Philipp Eigenmann, Michael Geiss, «There Is No Outside to the System. Paternalism and Protest in Swiss Vocational Education and Training, 1950-1980», in Esther Berner, Philipp Gonon (éd.), *History of Vocational Education and Training. Cases, Concepts and Challenges*, Bern, Peter Lang, 2016, pp. 403-428.

¹⁸ Entretien avec Marcel. Cette revendication est reprise : «Arbeitsgruppe Ferien», *Lehrlingskampf*, n° 2, novembre 1971, pp. 4-5, SSA, Ar 493.10, Mapped 2.

l'année 1971, peu après le Bunker, contre le salaire au mérite et pour « une formation plus polyvalente », partiellement victorieuse. Ils et elles seront soutenu·e·s largement par la gauche radicale zurichoise ainsi que par une partie de la section zurichoise du Parti du travail (*Partei der Arbeit*, PdA). Le libraire Theo Pinkus, figure locale du PdA, leur prêtera même une maison dans les Grisons, à Maloja, pour qu'ils et elles puissent s'y isoler quelques jours pour résister à la pression de l'école et des parents et organiser leurs actions¹⁹. Parmi les apprenti·e·s de commerce aussi, des mobilisations plus spécifiques ont lieu, avec la création du *KV-Komitee*²⁰, groupe d'apprenti·e·s de commerce que Wolfgang co-fonde en 1970 et anime jusqu'en 1973²¹.

C'est dans le cadre de ce militantisme au sein du Bunker et du mouvement des apprenti·e·s que nos enquêté·e·s intégreront la LMR, qui rassemble quelques anciens militants trotskistes²² auxquels se joignent une vingtaine de jeunes, majoritairement apprenti·e·s.

La LMR dans l'offre politique du Bunker

Le mouvement du Bunker, s'il est vécu par nos enquêté·e·s comme une expérience politique positive, n'en comporte pas moins aussi un côté sombre, comme le décrit Reto, membre du Comité du Bunker :

Et puis le Bunker s'est ouvert et a été débordé de façon insensée. Dès qu'il a été ouvert, c'était intenable : il était beaucoup trop petit, mais il était aussi, c'était vraiment un trou, bien sûr, car c'est un bunker. C'est-à-dire que tu avais bien sûr aussi tous les gens sinistres dans le Bunker, tous les problèmes de la ville concentrés en un seul endroit. Et nous, on voulait en fait faire de la politique et pas du conseil en matière de drogues ou je ne sais pas quoi. On voulait en fait un mouvement, on voulait faire avancer le mouvement des jeunes et on était là, le comité était simplement le concierge, comme dans un bâtiment scolaire, c'est-à-dire qu'il fallait simplement s'assurer que ça ne dégénère pas, que l'ambulance arrive à temps quand quelqu'un a un pouls de 180, avec de la mort-aux-rats et des choses comme ça. C'était tout simplement affreux.

¹⁹ Entretien avec Jakob.

²⁰ *KV-Lehre*, se référant à *Kaufmännischer Verband*, désigne l'apprentissage de commerce en allemand.

²¹ Entretien avec Wolfgang.

²² Ces vieux militants trotskistes étaient regroupés dans le *Sozialistischer Arbeiterbund* (SAB), une organisation ouvrière proche de la IV^e Internationale fondée en 1952, dont les membres étaient la plupart du temps organisés syndicalement.

L'expérience du Bunker l'amène alors à ressentir la nécessité de s'organiser politiquement dans une organisation plus structurée. Dans les groupes de base du Bunker, les mouvements autonomes sont majoritaires et le groupe *Rote Steine*, créé en 1972 autour de la figure de Guy Barrier²³, focalise son action sur les cercles d'apprenti·e·s et de jeunes travailleurs et travailleuses. Néanmoins, nos enquêté·e·s se tourneront vers la LMR plutôt que vers ce dernier. Maria explique ainsi que ce groupe lui semblait « trop radical » et « dictatorial ». Wolfgang, qui en est membre, le quitte en 1972 :

Je m'y suis jamais très bien senti. Ils étaient trop spoints à mon goût. C'était trop radical et violent. Pour moi, la violence était quelque chose avec laquelle je ne voulais rien avoir à faire. Et, bien sûr, ils étaient aussi une sorte de groupe fermé. On vivait dans deux-trois communautés et on était très proches, et il avait aussi beaucoup de drogues.

Mis à part les mouvements autonomes, l'offre d'engagement est également dominée par l'organisation marxiste-léniniste *Revolutionäre Aufbauorganisation Zürich* (RAZ). Cependant, lors du mouvement du Bunker, la RAZ avait refusé l'espace mis à disposition par la Ville de Zurich, une position peu compatible avec l'occupation²⁴. Mais, au-delà des motifs idéologiques affichés, c'est surtout par le biais des rencontres dans le mouvement du Bunker avec d'autres apprenti·e·s qui convergent vers la LMR que nos enquêté·e·s rejoignent l'organisation. Cette dernière est en effet bien présente dans cette nébuleuse : elle cherchera dès sa création à recruter dans le milieu des jeunes en formation professionnelle, mettant sur pied un « groupe apprentis » au sein de La Taupe (*Maulwurf*), son organisation de jeunesse²⁵.

Un habitus militant spécifique marqué par l'anti-autoritarisme

Nos enquêté·e·s, du fait de leur passage par le mouvement du Bunker et les mobilisations des apprenti·e·s, vont présenter un habitus militant spécifique au sein de la LMR, entraînant une certaine distance avec les gymnasien·ne·s, et favorisant l'intégration de techniques

²³ Fils d'entrepreneur de presque 30 ans, il joue un rôle de leader de la tendance spontanéiste du 68 zurichois, actif notamment dans le mouvement des communes. Cf. Stefan Bittner, « Jenseits der Kleinfamilien – Kommunen in Zürich », in Erika Hebeisen *et al.* (éd.), *Zürich 68. Kollektive Aufbrüche ins Ungewisse*, Baden, Hier und Jetzt, 2008, pp. 22-23.

²⁴ Entretien avec Reto.

²⁵ Entretien avec Christian (non apprenti), 22.11.2016.



Maulwurf, probablement 1975, p. 3. Archives sociales suisses.

organisationnelles marquées par l'autogestion. Ils et elle présenteront ensuite des dispositions durables de subversion des rapports sociaux professionnels.

Un militantisme marqué par l'anti-autoritarisme dans le mode de vie

Ces apprenti·e·s, même s'ils et elle indiquent être en demande de structures organisées, n'en restent pas moins marqué·e·s par l'anti-autoritarisme et la remise en cause immédiate de l'ordre dominant dans le mode de vie qu'incarnait le mouvement du Bunker, ce qui les différencie des étudiant·e·s qui se dirigent vers la LMR.

En effet, les six apprenti·e·s considéré·e·s ici vivent en communauté après les événements du Bunker. Ces communautés sont composées de militant·e·s de la LMR, mais aussi de membres d'autres courants politiques, et notamment de groupes plus spontanéistes²⁶. Avec ces derniers, ils participent pour certains aux luttes pour un centre autonome qui se poursuivent avec les spectaculaires occupations de maisons de la Venedigstrasse en 1971, ou de la maison des jeunes *Drahtschmidli* l'année suivante. Un des apprentis de ce groupe fera un voyage en Italie dans les milieux opéraïstes d'*Avanguardia*

²⁶ Entretien avec Jakob. Reto estime qu'il n'y avait aucune communauté purement LMR à Zurich.

Operaia et de *Lotta Continua*, qui pratiquent les squats et les auto-réductions de loyer, et indique qu'alors à Zurich, « tous [s]es copains étaient des sponts »²⁷.

Quittant Lausanne avec son mari en 1971 pour aider à construire la section zurichoise de la LMR, et s'occuper notamment de la formation des apprenti·e·s, Martine est surprise par cette caractéristique anti-autoritaire, couplée d'un mode de vie communautaire, qui tranche fortement avec le milieu vaudois qu'elle connaît :

C'était vraiment le mouvement anti-autoritaire dans toute sa splendeur. Donc on ne vivait pas en couple, on vivait en communauté. On se servait dans le frigo, on ne savait pas qui le remplissait, mais on se servait dans le frigo, on vivait ensemble. Bon, moi je n'ai pas vécu de cette façon-là.²⁸

L'arrivée du couple est perçue par les jeunes apprenti·e·s zurichois·e·s comme un petit choc culturel, traduisant le décalage entre un couple vu comme bourgeois, intellectuel, conventionnel, et une jeunesse zurichoise se considérant plus libérée :

[...] je leur ai aussi dit que j'étais très étonné qu'ils vivent ensemble, qu'ils dorment ensemble, qu'ils mangent ensemble. C'était si absurde pour nous qu'on puisse fonctionner comme un couple, comme un couple marié. C'était vraiment un autre monde. Mais oui, c'était sympa, ils étaient encore politiquement intéressants, mais culturellement c'était comme ça.²⁹

Le contraste est également manifeste sur la question de l'usage de la marijuana, qui est critiquée, voire proscrite dans les sections romandes, alors qu'elle est tolérée par la section zurichoise de la LMR. Dans un contexte où, « notamment parmi les apprenti·e·s, il y en avait beaucoup qui fumaient », ce sont de vieux militants trotskistes, tel Jost von Steiger, qui mettent en garde contre la répression, en disant : « Fais gaffe, ne fume pas trop..., arrange-toi pour ne pas apparaître sur la scène de la drogue ! »³⁰, et opèrent une médiation entre ces jeunes apprenti·e·s et ce couple d'intellectuels marqué par un militantisme LMR plus rigoriste³¹.

²⁷ Entretien avec Jakob.

²⁸ Entretien avec Martine (non apprentie) du 24.01.2017.

²⁹ Entretien avec Reto.

³⁰ Entretien avec Kurt.

³¹ Entretien avec Jakob.

Cette approche contre-culturelle du militantisme est moins partagée par les étudiant·e·s de l'organisation. Seule la moitié des étudiant·e·s de notre échantillon LMR zurichois vivent dans des communautés, qui semblent en outre moins marquées par la présence de militant·e·s plus spontanéistes ou l'usage de la drogue. Comme l'exprime un enquêté, questionné sur le rapport à la marijuana des apprenti·e·s de la LMR zurichoise, les apprenti·e·s radicalisé·e·s sont généralement en véritable rupture avec l'ordre établi, plus à son avis que les gymnasien·ne·s :

[...] les gens parmi les apprenti·e·s qui se radicalisaient, c'était quand même des gens spéciaux, chacun. C'est-à-dire quand même une vision qui allait plus loin que de garantir un futur professionnel.³²

Il ajoute qu'« il y avait quand même une rage un peu plus marquée parmi les apprentis ».

Une tension de classe entre gymnasien·ne·s et apprenti·e·s

Cette forte présence des apprenti·e·s au sein de la Taupe³³ et de la LMR zurichoises donne une couleur particulière à la section, où s'exprime une certaine distance entre ce groupe et celui des gymnasien·ne·s et des étudiant·e·s :

Les apprentis, ils avaient tendance à considérer que les étudiants, c'étaient des bourgeois de toute façon. Donc même au sein de la Ligue à Zurich, il a fallu aussi œuvrer pour que les étudiants soient considérés comme ayant un potentiel révolutionnaire au même titre que les apprentis.³⁴

Cette distance entre les deux groupes est ressentie et verbalisée au point d'être l'objet de plaisanteries au sein du groupe :

« (...) il y avait une blague et c'était une réalité. Le groupe apprenti était pour les Rolling Stones, les gymnasiens étaient pour les Beatles, c'était le clivage politique le plus grave qu'il y avait. [Rires] »³⁵

Jakob évoque lui aussi ce clivage chez les jeunes militant·e·s de la LMR et de la Taupe, où « on était obligé de séparer les collégiens des apprentis parce que c'était deux mondes complètement différents ». Il décrit les collégien·ne·s comme « littéraires, dans le mauvais sens

³² Entretien avec Kurt.

³³ Kurt explique qu'à La Taupe un tiers des membres étaient apprentis (dont les trois quarts des hommes).

³⁴ Entretien avec Martine (non apprentie).

³⁵ Entretien avec Kurt.

du terme», ayant peur de l'action et des coups : «ils n'arrivaient pas à encaisser un coup sur la gueule»³⁶.

Ainsi, la tension de classe qui se manifeste entre les apprenti·e·s et les étudiant·e·s s'enracine dans un rapport au corps et à sa dépense dans les affrontements militants typique des investissements politiques ouvriers³⁷. Ils et elle manifestent également un rapport spécifique au savoir qui, sans aller jusqu'à l'anti-intellectualisme³⁸, leur fait remettre en cause les formes trop scolaires de l'activité intellectuelle pour lui préférer ses traductions pratiques, au principe de compétences organisationnelles qu'ils et elle réinvestiront dans le syndicalisme ou dans l'exercice de leurs professions.

L'apprentissage de techniques organisationnelles et de savoirs pratiques

Comme d'autres militant·e·s de la LMR, ces apprenti·e·s soulignent que cette organisation leur a apporté des ressources et des savoir-faire de type scolaire. Pour ces jeunes ayant suivi une filière courte, les cours de formation donnés par Charles-André Udry, Fritz Osterwalder et Michel Thévenaz, dont beaucoup signalent la qualité, compensent le manque d'acquisition de connaissances scolaires : «la Ligue, c'était comme une formation pour ma vie», explique ainsi Maria. Leur militantisme leur fournit également l'apprentissage de l'argumentation et du débat, ce qui augmente leur confiance en eux selon Wolfgang. Ces compétences autoriseront notamment l'investissement dans des positions de responsabilité dans le syndicalisme.

Mais plus que les connaissances scolaires de type dissertatif, ce sont les compétences pratiques acquises à la LMR et dans leurs militantismes préalables qui vont forger l'habitus militant de ces apprenti·e·s, comme l'explique Jakob au sujet de l'apprentissage du matérialisme historique à la LMR :

Moi, je trouve que c'était... Tu vois, le fonctionnement, comme je te dis, on prenait le temps donc on... Notre culture, ce n'est pas une culture... oui, elle était aussi en partie littéraire, mais elle était à la fois une formation sur ce que tu fais, littéraire de matérialisme historique, et je dois ma culture à cette organisation-là.

³⁶ Entretien avec Jakob.

³⁷ Stéphane Beaud et Michel Pialoux, *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Fayard, 1999, pp. 330-332.

³⁸ Erik Neveu a relevé, chez les soixante-huitard·e·s étudiant·e·s qu'il considère, une ambivalence entre attrait pour le savoir et anti-intellectualisme. Neveu, *Des soixante-huitards ordinaires*, op. cit., pp. 163-168.

L'attention de ces apprenti·e·s aux compétences pratiques et organisationnelles que fournit le militantisme à la LMR doit beaucoup à leur engagement préalable dans le Bunker et le mouvement contre-culturel, où ils acquièrent le souci d'un fonctionnement en collectif mettant en œuvre un attachement aux notions d'autonomie et d'autogestion. Maria explique ainsi :

Oui, et j'ai aussi toujours travaillé dans des collectifs, cela a en fait, cela a traversé ma vie. [...] C'est aussi une partie du mouvement, justement la création des collectifs, que l'on travaille de manière autodéterminée, avec la participation aux décisions, pour construire quelque chose.

Cet apprentissage de l'autogestion se fait aussi durant leurs années passées à vivre en communauté, pour beaucoup jusqu'aux années quatre-vingt, avec des personnes d'orientations politiques diverses. Cette expérimentation organisationnelle est aussi présente dans le récit de Marcel, qui explique avoir habité une communauté composée exclusivement d'hommes, s'étant donné pour but de voir comment elle fonctionnerait sans la présence de femmes.

L'acquisition de techniques organisationnelles se fait d'autant plus que beaucoup d'entre eux et elle vont occuper des fonctions à responsabilité, dans le mouvement apprenti, puis à la LMR et dans les secteurs où ils et elle interviennent au nom de celle-ci, les mettant aux prises avec une tension entre logique d'avant-garde et fonctionnement collectif. Ces savoirs et réflexes organisationnels s'inscrivent durablement dans leur habitus militant, et les amèneront à chercher tout au long de leur vie professionnelle à reconfigurer les rapports de travail dans lesquels ils et elle sont pris, notamment en assumant des responsabilités syndicales.

*Un habitus militant durable :
la subversion des rapports sociaux professionnels*

Les études menées en France et aux États-Unis sur les ancien·ne·s soixante-huitard·e·s montrent que leur activisme a souvent provoqué une mobilité sociale descendante par rapport aux positions sociales de leurs parents³⁹. Néanmoins, pour celles et ceux provenant des classes populaires, les résultats sont plus incertains. Les « rencontres

³⁹ Doug McAdam, *Freedom Summer. Luttés pour les droits civiques, Mississippi 1964*, Marseille, Agone, 2012 ; Olivier Fillieule, Alice Picard, Pierre Rouxel, « Militantisme et brouillage des destins professionnels », in Fillieule et al. (dir.), *Changer le monde, op. cit.*, pp. 549-581.

improbables»⁴⁰ avec des personnes issues des classes supérieures peuvent permettre une ascension⁴¹ ou à tout le moins une «mobilité auto-limitée»⁴². Par ailleurs, des enfants d'ouvriers «promus scolaires» ont connu une mobilité sociale ascendante, un temps freinée par leur militantisme, mais finalement autorisée par leur orientation dans les métiers de l'enseignement, où ils reconvertissent les compétences culturelles acquises en militant⁴³. Qu'en est-il, en Suisse, de militant·e·s issu·e·s des catégories populaires, dirigés vers des formations professionnelles et engagé·e·s très jeunes?

À première vue, nos enquêté·e·s semblent connaître une ascension sociale : pour trois d'entre eux, la dernière profession occupée est celle de permanent syndical, deux deviennent ouvriers à l'université⁴⁴, et la dernière termine sa carrière comme directrice de crèche. Pourtant, si l'on y regarde de plus près, on constate que leurs parcours sont heurtés et que la pente ascendante des trajectoires apparaît douteuse. La plupart font passer les ambitions professionnelles au second plan, derrière le militantisme, et mettent en œuvre un véritable «refus de parvenir»⁴⁵, accompagné parfois de licenciements ou d'ennuis professionnels dus au militantisme, y compris dans les postes de permanents syndicaux. Ceux-ci, qui concernent les métiers de l'imprimerie dont les professions connaissent des restructurations, sont souvent occupés en toute fin de carrière, pour des périodes très courtes. Beaucoup connaissent ainsi des périodes de chômage, parfois prolongées volontairement pour pouvoir militer. La moitié d'entre eux restent ouvriers toute leur vie par choix⁴⁶ : deux employés de commerce réa-

⁴⁰ Xavier Vigna et Michelle Zancarini-Fournel, «Les rencontres improbables dans “les années 68”», *Vingtième siècle*, n° 101, 2009, pp. 163-177.

⁴¹ Olivier Fillieule et Erik Neveu, «Activists' trajectories in space and time : an introduction», in Olivier Fillieule et Erik Neveu (dir.), *Activists Forever? Long-term Impacts of Political Activism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, p. 26.

⁴² Erik Neveu, «Life Stories of Former French Activists of “68”: Using Biographies to Investigate the Outcomes of Social Movements», in Olivier Fillieule et Erik Neveu (dir.), *Activists Forever? Long-term Impacts of Political Activism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, p. 104.

⁴³ Lilian Mathieu, «L'engagement enseignant des soixante-huitards», *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 240 (5), 2021, pp. 14-29.

⁴⁴ Selon leurs témoignages, leurs positions à l'université sont plus confortables qu'en usine.

⁴⁵ Collectif du CIRA, *Refuser de parvenir. Idées et pratiques*, Paris, Nada Éditions, Lausanne, CIRA, 2016.

⁴⁶ Même si l'un d'eux est permanent syndical durant les deux dernières années de sa vie professionnelle dans l'imprimerie.

lisent un second apprentissage dans une logique d'établissement (ils deviennent ouvriers pour des raisons politiques) et Reto, électricien, explique qu'il a retenu du vieux communiste zurichois Theo Pinkus qu'il faut « des révolutionnaires dans la profession », et « pas seulement des révolutionnaires professionnels ». Seule Maria, employée de commerce, restée seulement trois ans à la LMR, connaît une véritable ascension sociale, « une ascension et une sortie » de son milieu qu'elle cherchait, se reconvertissant néanmoins classiquement dans le social⁴⁷ pour « [s']engage[r] socialement pour les plus faibles au sens large ».

Mais ce qui frappe, c'est que la plupart de ces apprenti·e·s vont, à un moment ou à un autre de leur parcours, chercher des niches professionnelles dans lesquelles ils et elle puissent allier militantisme et travail, occupant des emplois dans des structures militantes, ou chercher à reconfigurer les rapports de travail pour pouvoir y conserver des espaces de liberté, comme Jakob, imprimeur dans un journal quotidien, qui explique que les ouvriers y saoulaient les cadres pour faire « le boulot à [leur] façon » et « s'organis[er] [eux]-mêmes ». Alors que les militant·e·s étudiant·e·s de la LMR qui atteignent des positions de cadres supérieur·e·s dans les professions intellectuelles y importent surtout des éléments théoriques ou factuels appris à la LMR, comme le marxisme ou les connaissances sur l'économie, la culture ou la politique, ces militant·e·s apprenti·e·s se distinguent par le fait d'importer dans leurs pratiques professionnelles des modes de fonctionnement qui visent à travailler et faire travailler autrement. La moitié d'entre eux et elle a ainsi eu des expériences d'autogestion dans leur vie professionnelle.

Cette reconfiguration des rapports de travail passe aussi et surtout par la pratique intensive et continue du militantisme syndical durant toute leur vie professionnelle, à des postes de responsabilités, que ce soit dans les directions régionales, nationales ou au niveau de la représentation des salarié·e·s dans les entreprises, ou encore dans des groupes s'occupant de secteurs particuliers au sein de leur syndicat (l'université, le travail social). C'est finalement dans ce dernier, plus encore que dans la profession en elle-même, que ces ancien·ne·s apprenti·e·s vont investir les compétences acquises dans le militantisme. Cela leur permettra de conserver un rapport distancié au travail, d'abord conçu comme cadre de l'engagement syndical, et dans

⁴⁷ McAdam, *op. cit.* ; Julie Pagis, *Mai 68, un pavé dans leur histoire*, Paris, Presses de Sciences Po, 2014 ; Fillieule, Picard, Rouxel, *op. cit.*

lequel on doit chercher à garder des espaces de liberté. Mais leur vocation d'hétérodoxie s'exprime aussi dans ce militantisme syndical : celle et ceux qui restent à Zurich sont sur des positions minoritaires et oppositionnelles dans leurs syndicats, cette opposition pouvant passer par l'investissement de la question femmes dans les syndicats comme pour Maria à la VPOD ; les deux typographes qui partent à Genève sont eux plus ajustés à une FST locale (devenant Syndicat du livre et du papier) très à gauche.

Conclusion

Contrairement à une lecture des mouvements soixante-huitards qui voudrait faire de ces derniers l'antichambre d'un revirement néolibéral, et comme leurs homologues étudiant·e·s, ces apprenti·e·s politisé·e·s dans le mouvement du Bunker et les mouvements apprenti·e·s, puis à la LMR, vont forger un habitus militant durable, mais spécifique. Plus encore que pour les étudiant·e·s, il est marqué par la crise du consentement qui est à son origine. Il l'est aussi par l'anti-autoritarisme mis en œuvre dans les mouvements traversés, et il se construira autour de l'acquisition de techniques de fonctionnement collectif valorisant l'auto-organisation. Il les conduira au cours de leur vie professionnelle à chercher à subvertir les rapports sociaux dans lesquels ils et elle sont pris. Contrairement aux militant·e·s issu·e·s des catégories populaires mais étudiant·e·s, leur vocation d'hétérodoxie appliquée au monde professionnel, qui s'exprime dans un rejet de l'organisation hiérarchique, est moins convertible en ressources, du fait de leur position dominée, et les empêche généralement de connaître une ascension sociale. Engagés au Parti socialiste ouvrier (nom pris par la LMR en 1980) jusqu'à sa disparition à la fin des années quatre-vingt, mis à part Maria qui ne reste que trois ans à la LMR pour s'engager ensuite dans le mouvement féministe, ils conserveront jusqu'à aujourd'hui une orientation, voire un engagement, à l'extrême gauche, lorsque celle-ci est présente, et militeront dans les syndicats, souvent à des postes de responsabilité, jusqu'à leur retraite, voire après. Et ce qu'exprime explicitement Jakob pourrait s'appliquer à des degrés divers à chacun d'entre eux : « J'ai jamais arrêté, je vais militer jusqu'à ce que je prenne... comment ça s'appelle ? Exit [...] ».